

## PRÉFACE

Le latin et le grec, langues du mythe? Oui, mais pas seulement en tant que langues véhiculaires des mythes gréco-romains (ce qui est un truisme); aussi, comme langues porteuses, en elles-mêmes, de toutes les caractéristiques d'un imaginaire mythique, d'une relation au monde et à la pensée qui serait un « autrement » susceptible d'enrichir nos langues « vivantes », en leur apportant une *Nachtseite*, un « côté obscur » qui les ouvre à d'autres dimensions, étant entendu bien sûr que cette obscurité ne va pas dans le sens de l'abscons, mais dans celui de la profondeur et du mystère. C'est l'idée que nous propose Olivier Rimbault, dans son brillant essai, *L'Avenir des Langues anciennes. Repenser les humanités classiques*. Dans le monde d'aujourd'hui, les études classiques sont fragilisées. On ne voit plus à quoi elles « servent », et elles sont immolées (avec bien d'autres victimes) sur l'autel de la rentabilité. Pendant longtemps, les antiquistes ont défendu leurs positions en jouant le jeu de leurs adversaires, et donc en s'évertuant à prouver l'utilité d'un enseignement des langues anciennes : meilleur apprentissage de la langue française, gymnastique de l'esprit propre à un développement intellectuel; découverte et enseignement d'une *humanitas*, d'un « être-avec-les-autres ». Mais, à terme, force est de constater que ces arguments n'ont pas convaincu le *Zeitgeist* ambiant. Il suffit pour en être persuadé, de constater la désaffection des filières de Lettres classiques, dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur. Certes, les langues anciennes ne sont pas responsables de ce désamour; leurs praticiens, les enseignants et les chercheurs en langues anciennes, ne le sont pas davantage. Le problème est plus complexe. Il est à chercher dans l'évolution irréversible d'une société de consommation et de consumation, qui vit dans l'instant plus que dans la durée, dans l'avoir plus que dans l'être, et qui croit pouvoir se passer de mémoire. Dans ce contexte, les études anciennes en particulier, et l'histoire en général n'ont guère de place. Si l'on ajoute des considérations économiques conduisant toujours à des choix drastiques, on voit clairement que latin et grec ne pèseront pas lourd, devant l'économie et l'informatique, au moment de choisir les matières à enseigner dans le cursus secondaire.

C'est ainsi, rien ne sert de se lamenter, car il serait vain de croire que nos édiles seront convaincus par les anciennes stratégies des défenseurs des études anciennes. Cela n'empêche pas de se battre jusqu'au bout pour faire valoir une conception humaniste de la culture et de l'éducation à laquelle nous sommes attachés. Mais devant la force d'inertie et d'ignorance du système en place, il faut déjà songer à d'autres stratégies. Au nom du pragmatisme, nous sommes conduits à envisager les choses autrement, à les repenser, comme le propose Olivier Rimbault. Et ses arguments sont particulièrement originaux et intéressants. Pour lui, la notion de langue morte, désignant le latin et le grec, n'est tout simplement pas pertinente. Ce qui est mort, c'est la langue d'une civilisation, identifiée à l'empire gréco-romain. Elle a longtemps survécu, dans le néo-latin, puis dans la langue de culture qui a conduit l'Université française à proposer des thèses en latin jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Maintenant, il serait vain de lui chercher une fonction utilitaire dans notre monde moderne (même si les étymologies médicales et scientifiques continuent à lui devoir beaucoup) ; et même, on l'a vu, sa participation à une *paideia* contemporaine où elle jouerait un rôle de ferment humaniste, est remise en question. Mais, nous dit O. Rimbault, ce qui est intéressant, c'est justement cette *trace* que les langues latine et grecque ont laissée dans notre imaginaire collectif. Comme système linguistique, les langues anciennes nous mettent en relation avec une dimension de notre psyché qui est finalement – et contre une idée reçue sur la « clarté » du message gréco-romain – peut-être plus nocturne que diurne. Si nous convoquons le Dr. Freud, nous dirions qu'elles relèvent plus du principe de plaisir que du principe de réalité. On peut donc pratiquer le latin et le grec dans des perspectives multiples, et non utilitaires, un peu comme on ferait de la musique. Faire de la musique ne « sert » à rien, mais c'est assez précieux pour que beaucoup y aient consacré leur vie. Nous sommes dans l'ordre du passionnel, et non du rationnel, du plaisir de l'esprit et non du profit matériel. À un moment où la crise des sociétés où nous vivons nous fait douter de nos modèles civilisationnels, O. Rimbault nous dit que le temps est peut-être venu pour un *revival* des études anciennes, associées à une relation différente au monde : une relation qui verrait dans les langues anciennes une *mélodie* plutôt qu'un *mécanisme*, qui privilégierait la dimension ludique, les loisirs et la culture, et qui revisiterait l'épaisseur du temps. C'est en ceci que latin et grec sont les langues du mythe : leur « mort » est alors leur force et leur victoire. Certes, elles ne sont plus incarnées, mais cela ne veut pas dire qu'elles ne soient plus efficaces. Simplement, cette efficacité est virtuelle, comme celle du mythe. Elle façonne notre quotidien, dans la mesure où nous vivons autant dans l'imaginaire que dans le réel. Passées du statut de langues vivantes à celui de langues *vivaces* (et non pas mortes, suivant une belle formule développée dans ce livre), les langues latine et grecque se chargent d'un autre

pouvoir : celui des forces de l'imaginaire, celui-là même qui donne une forme de réalité au mythe. Le mythe a ce pouvoir de passer le temps et les époques, grâce à une forme de plasticité qui lui permet de se couler dans les sociétés qu'il traverse, d'en prendre les habits, et de s'adapter leur langage. Dans ce contexte, si les personnages mythiques doivent parler une langue, aucune ne leur convient aussi bien que les langues « anciennes », ou plutôt intemporelles, « vivaces », puisque c'est ce qu'elles sont devenues. On se souvient de la phrase du philosophe Saloustios : « Ces événements n'eurent lieu à aucun moment, mais existent toujours » (*De Deis et Mundo*, IV, 9). Elle convient particulièrement bien aux langues anciennes, dans la perspective que nous propose O. Rimbault. Ainsi, dans une lecture où le temps compte dans son épaisseur, pas dans son écoulement, les langues anciennes sont l'alpha et l'oméga, associées à la figure de l'*ouroboros*, le serpent qui se mord la queue : loin d'être « mortes », elles renaissent, ou plutôt elles ne sont jamais mortes, en traversant les crépuscules des sociétés qui se succèdent, et qu'elles contribuent à éclairer culturellement. Dans cette perspective, le latin et le grec sont les formes linguistiques de la langue mythique. Elles en ont la capacité de mystère, le charme de l'ambiguïté, la puissance de l'allusion, bref, toutes ces caractéristiques que l'on prête au langage poétique.

C'est pour cela qu'O. Rimbault termine son essai par quelques textes poétiques de son cru écrits en latin. Le choix de la langue y devient une évidence, et on se dit que, décidément, il y a une sorte de connaturalité entre le contenant et le contenu, entre la langue et les idées. N'est-ce pas la preuve par l'exemple des théories antiques de la *mimesis*, de l'imitation de la nature ? Ici, c'est le discours latin qui est l'hypostase de l'imaginaire poétique qu'il sous-tend : Apollon et Dionysos, tous deux maîtres de la poésie, dans deux tonalités complémentaires, ne pouvaient, par une sorte de nécessité naturelle, que s'exprimer en latin et en grec. Et le vers latin concilie clarté et obscurité comme deux modes d'expression du discours poétique, par cette capacité qu'a le poète de travailler à trois niveaux : celui des mots, celui du vers, et celui du poème. Au niveau des mots, le poète dépasse la sensation ; il l'intègre en la transformant, en la cristallisant, en la chargeant de mémoire. Il prend le mot, le choisit, le fait sonner, le soupèse, comme un joyau, un diamant à enchâsser dans l'architecture de la phrase. Après ce travail sur le mot, le poète l'intègre dans un ensemble plus vaste, celui du vers. C'est là qu'intervient cette énorme contrainte formelle, difficile à concevoir pour nous, mais génératrice de la mélodie du vers et de sa musicalité : la métrique, ce miracle de l'ascèse poétique antique, comme jeu sur la langue, la mesure et les sons qui montre que, comme le dit A. Gide dans son *Journal*, « l'art naît de contrainte, [...] et meurt de liberté ». Enfin, prenant du champ, le poète intègre le mot dans un ensemble organisé encore plus vaste : l'architecture

du poème, dont les structures numériques, en lien avec une symbolique, peuvent être très complexes. Dans le poème gréco-latin, le mot a donc plusieurs charges, et fonctionne à plusieurs niveaux : pris en lui-même ; intégré dans le rythme du vers ; inséré dans l'ensemble du poème. On est impressionné par la capacité de l'artiste à multiplier les réseaux formateurs, les niveaux de lecture, à contraindre constamment son poème à une polyphonie et à une herméneutique complexe. Mais force est de constater que c'est dans cette multiplicité des niveaux, dans cette complexité de la trame secrète du poème, que réside l'essentiel de sa richesse. Il est à l'image du vivant, de ce cosmos que chante le poète, comme Iopas à la fin du Ier livre de l'*Énéide*, ou Silène dans la VI<sup>e</sup> Églogue. Le contenant est à l'image du contenu, par une harmonie imitative, et par un principe holiste selon lequel le tout, l'ensemble du système, est tout entier dans chacune des parties qui la constituent. Cette mise en abyme signe et authentifie la cohérence profonde de l'œuvre, sa capacité à être, elle-même, système vivant, à l'image du monde qu'elle décrit, et donc féconde et fondatrice. Le poète est bien alors le rhapsode, le « coureur de vers » et le tisseur ; et le poème gréco-latin est, quant à lui, et pour reprendre une belle expression de Virgile dans la VI<sup>e</sup> *Bucolique*, *carmen deductum*, « poème tissé », tissé dans l'épaisseur du temps et dans la multiplicité des niveaux de sens. Comme un objet magique : il fige la force, la cristallise dans une forme, mais ce n'est que pour mieux la restituer et la donner à voir. À travers une telle utilisation du mot, et de la langue, voici un argument de poids, en faveur des langues anciennes, et de leur apprentissage, pour qui a un tant soit peu l'amour des lettres et le souci de la qualité et de la profondeur.

Dans la mythologie latine, *Terminus* et *Juventas* étaient les deux parèdres de Jupiter : jeunesse et vieillesse étaient associées dans l'affirmation d'une éternelle jeunesse de *Roma Aeterna*. Cette représentation prend sens sous l'éclairage des structures anthropologiques de Gilbert Durand, qui nous dit qu'à un moment donné, dans une société donnée, on trouve trois sortes de mythes : des mythes finissants, des mythes dominants, et des mythes naissants. Tout semble indiquer que nos études « anciennes », loin de se rattacher aux mythes finissants, sont du côté des mythes naissants et émergents, justement parce qu'elles intègrent la complexité du monde, et nous le restituent comme système, comme tissage complexe, ce qui est éminemment « moderne » si l'on considère les orientations des sciences contemporaines de la complexité. Il n'est sans doute pas indifférent de remarquer que les mots grecs *statis*, la guerre civile, et *histos*, le métier à tisser (mais aussi le mât du navire), ont la même racine étymologique : le désordre extrême et la construction harmonieuse constellent donc autour d'un même centre de gravité ; l'harmonie peut toujours sortir du chaos, et réciproquement. « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve », écrit Hölderlin.

Donc les langues grecque et latine, dans leurs racines étymologiques, nous tiennent le même discours que les mythes, et ce discours est en phase avec le savoir de notre temps. Il parle autrement que le discours scientifique, mais pas différemment. À un moment de crise où il nous va falloir inventer de nouvelles façons d'être au monde, nous aurons besoin de toutes les forces potentielles d'invention et de régénération. C'est là que la connaissance, et la pratique du latin et du grec peuvent nous aider. On ne les attendait peut-être pas sur ce terrain ; mais il faut se méfier des idées toutes faites, O. Rimbault a su nous en convaincre.

**Joël THOMAS**

*Professeur de langue et littérature latines  
à l'université de Perpignan Via Domitia  
(France)*

